

**Séminaire Politiques culturelles et enjeux urbains**  
**Compte-rendu de séance**  
**B. Pradel : « Événements festifs et fabrique de l'urbain »**

---

Benjamin Pradel est chercheur. Ses travaux s'inscrivent dans une perspective transdisciplinaire proche de celle des *urban studies* anglo-saxonnes, mêlant sociologie urbaine et questions d'urbanisme. Il s'intéresse particulièrement à la temporalité du fait urbain, en mobilisant la notion de rythme, empruntée tant à la « rythmanalyse » de H. Lefebvre qu'à l'« idiorythmie » de R. Barthes. Son approche privilégie en outre l'étude des espaces publics et interroge le concept de centralité. Le sujet de son intervention dans le cadre du séminaire PCEU se situe au croisement de ces deux axes : il s'agit de comprendre comment l'événement festif, en investissant des espaces centraux ou destinés à le devenir, s'articule à l'urbain dans sa dimension tant sociale qu'imaginaire et spatiale. Le problème est alors de savoir si l'événement peut jouer un rôle de catalyseur de cette urbanité, et si cette stimulation n'a pas pour revers une normalisation de celle-ci.

B. Pradel s'attache dans un premier temps à contextualiser précisément son objet d'étude, afin de donner une assise à son questionnement et à ses hypothèses de recherche, exposées plus tard dans son intervention. Il insiste ainsi dès le départ sur le **caractère polymorphe** de la catégorie « événements urbains », née d'une multiplication des actes festifs dans la ville depuis les années 1990. Ce phénomène résulte d'une évolution des politiques publiques, qui dès les années 1970 prennent en compte la question du temps libre et des loisirs. A partir des années 1980, cette tendance s'accroît du fait d'une combinaison de facteurs : d'abord, l'arrivée de la gauche au pouvoir se conjugue avec une incitation au renouveau de la culture populaire et des festivités traditionnelles ; de plus, J. Lang alors ministre de la Culture joue un rôle clef dans l'entrée de la fête dans les politiques culturelles ; enfin, avec la décentralisation, le loisir devient un levier économique et social de choix pour agir sur le fonctionnement des villes. Au début des années 2000, la place de l'acte festif dans les politiques urbaines est officiellement consacré par la création d'une Délégation générale à l'événementiel et au protocole (DGEP) à Paris : l'événementiel et le festif semblent prendre la place qu'occupaient jusque-là l'architecture et l'urbanisme comme moyens privilégiés de transformation de la ville.

Dans ce contexte, **la notion de fête s'est elle-même transformée** et demande à être interrogée. Les travaux de G. Di Méo sur cette question montrent que le développement récent des actes festifs englobe tant un renouveau des fêtes anciennes qu'une création d'événements inédits, tels que les nuits blanches, les plages urbaines ou les grands festivals internationaux. Dans un cas comme dans l'autre, la fête suit une même dynamique qui passe par la laïcisation des rythmes, l'adaptation aux mobilités contemporaines, la mise en avant de la dimension corporelle et hédonique de l'individu, la marchandisation. Cette transformation aboutit à un brouillage entre fête et loisir, fête et manifestation : B. Pradel parle d'un grand mélange dans un « supermarché de l'imaginaire ». Les lieux de la fête changent eux aussi, et correspondent à des réalités très variables : espaces ouverts ou fermés, publics ou privés, payants ou gratuits, multisites ou polarisés. L'événement met aussi en jeu différentes formes d'articulation entre espace et temporalité. Alors que les « mega-events » théorisés par H. Hiller ne se produisent qu'une seule fois dans chaque ville,

selon une logique de concurrence entre elles, les rendez-vous urbains se définissent par un retour cyclique en un même lieu.

Au sein de ce champ hétérogène, B. Pradel a fait le choix de concentrer ses recherches sur des **événements cycliques organisés par les municipalités, qui investissent les espaces publics urbains et dont l'accès est gratuit**. Ceux-ci permettent en effet d'analyser tant la dimension politique des événements à partir des discours de marketing territorial qui les accompagnent que la dimension sociale de ceux-ci, par les pratiques qui leur donnent vie. La gratuité et le caractère public des espaces sont des critères clef dans l'appréhension de cette dernière : l'ouverture théorique à tous types de groupes sociaux permet d'appréhender le rapport à l'événement de la société urbaine dans son ensemble. En outre, B. Pradel a privilégié la comparaison entre des terrains situés dans quatre villes différentes, elles-mêmes réparties sur deux continents, relevant de types d'événements distincts : les plages urbaines avec Paris-Plages, les foires de Noël avec les plaisirs d'hiver à Bruxelles, les nuits blanches avec la Noche en Bianco de Lima, et les festivals avec le Festival international de jazz de Montréal. Ce choix a l'avantage de rendre possible tout à la fois la mise en évidence d'une construction de la catégorie d'événement festif au-delà des frontières, et la confrontation de cette catégorie à des contextes locaux variés, qui restitue le large éventail de ses déclinaisons possibles.

Ces terrains servent de support à un questionnement sur le rôle de ces différents événements dans la **production politique et sociale du fait urbain**. L'hypothèse de B. Pradel est que les événements festifs sont devenus des instruments de politique urbaine qui répondent aux transformations induites par le processus de métropolisation. La ville se voit aujourd'hui questionnée dans son unité par l'étalement urbain, l'émergence de centres périphériques, la mobilité accrue des biens, des personnes et des informations, alors même que le rôle intégrateur et symbolique dévolu à la métropole ne fait que s'accroître. Mettre en question le concept de centralité s'impose dans ce contexte : reprenant la distinction faite par M. Roncayolo entre centralité urbanistique concrète et centralité plus abstraite prise dans son sens social, et le mot de H. Lefebvre selon lequel « la centralité est toujours possible », B. Pradel montre qu'elle ne doit pas être pensée comme un donné mais plutôt comme une construction permanente. Dans cette perspective, il se propose d'analyser comment les événements participent d'un renouvellement de la centralité urbaine, tant sociale par la fréquentation qu'ils induisent, que spatiale par la production de lieux attractifs à court et moyen terme, et symbolique par le gain de valeur ajoutée qu'ils offrent à la ville dans la nouvelle donne de l'économie urbaine.

Dans un premier axe de son propos, B. Pradel s'attache à montrer que la **stimulation de l'urbanité** à laquelle donnent lieu les événements festifs s'accompagne toujours en même temps d'une **normalisation** de celle-ci.

La nécessité d'une **stimulation de l'urbanité**, outre son lien avec la métropolisation exposé plus haut, découle d'un faisceau d'évolutions sociales qui participent d'une individualisation des modes de vie. En effet, l'accroissement de la mobilité de l'individu, de sa maîtrise du temps, de l'espace et du rapport aux autres entraîne une triple différenciation. D'abord, on observe une différenciation temporelle du fait de la fin des grands rythmes collectifs structurants, remplacés par une culture du présent, du temps instantané. S'y ajoute une différenciation spatiale à imputer au zapping territorial et à l'explosion des mobilités. Enfin, la différenciation touche le social via le phénomène de multi-appartenance, qui passe par des liens sociaux aussi démultipliés qu'électifs et par un sentiment d'hyper-indépendance de l'individu. La fonction dévolue à la centralité urbaine est dès lors à redéfinir : c'est dans le mouvement et l'animation que l'ambiance urbaine semble

pouvoir être sublimée, rôle que l'événement festif est apte à remplir. En outre, cette individualisation des modes de vie s'accompagne, et ce n'est paradoxal qu'en apparence, d'une montée en puissance de la demande de manifestations fusionnelles et de la mise en scène d'occurrences de rencontres. Cette dynamique sociale offre un terrain propice à une utilisation politique des événements à des fins d'aménagement de certains espaces : c'est par la fête que des centralités peuvent émerger ex nihilo ou bien être revitalisées.

L'apport de ses études de terrain permet à B. Pradel de comprendre les spatialités concrètes de cette sublimation urbaine, mais aussi d'interroger sa **dimension normalisatrice**. Dans le cas de la Noche en Blanco à Lima, c'est du caractère ségrégué de la capitale et de l'opposition forte entre centre et périphérie que part la stratégie événementielle. En effet, alors que les espaces périphériques populaires sont le siège d'une vie sociale très animée et riche, faite de débrouille autant que de criminalité, les espaces centraux sont au contraire le plus souvent bourgeois, résidentiels et très sécurisés, pour ceux qui ne sont pas hyper-touristiques. Il s'agit donc de développer une nouvelle urbanité dans ces espaces centraux, qui passe par l'ouverture des maisons et de lieux d'exposition, par l'animation de la rue et la pacification de la vie nocturne, essentielle dans un contexte d'insécurité où la peur est omniprésente. Cependant, cette urbanité demeure une vitrine qui doit signifier la maîtrise de la ville, quand on la compare à celle qui existe spontanément dans les périphéries. Dans le cas de Paris-Plages, la stimulation de l'urbanité passe par la volonté de redonner sens au fleuve et de relocaliser la ville dans ses limites centrales, tout en valorisant une image de modes de vie festifs et détendus. Dans un centre déjà touristique et animé, le contexte diffère de celui de Lima, et la dimension normée n'en apparaît que plus, ce qui a motivé chez certains la dénonciation d'une urbanité factice. La surveillance, tant interne par des plagistes et secouristes qu'externe par la municipalité, en fait certes un espace très sécurisé, mais cela ne doit pas occulter l'émergence réelle d'une urbanité balnéaire qui constitue une forme de vivre ensemble différente de celle du quotidien. Enfin, l'étude de terrain réalisée au Festival international de jazz de Montréal est présentée par B. Pradel comme le cas le plus probant pour ce qui est de la normalisation. L'organisation des flux piétons par des agents de gestion des foules, la fouille des sacs et l'interdiction des boissons non partenaires s'inscrivent dans une logique de privatisation de l'ordre public qui peut être considérée comme problématique.

De ces analyses ressort donc la nécessité d'un regard nuancé sur ces événements à la fois construits et vécus. Le paradoxe qui fait coexister stimulation de l'urbanité des lieux d'une part, et normalisation d'espaces sécurisés et marchandisés d'autre part n'a pas vocation à être résolu dans un sens ou dans un autre. De même, le rôle intégrateur de l'événement festif demeure consubstantiellement ambigu : si la ségrégation se trouve renforcée car on resignifie où est le centre, la mixité sociale revendiquée est plutôt effective dans les pratiques.

Dans un second temps, B. Pradel éclaire cette double dynamique de stimulation et normalisation à l'aune de **l'emboîtement scalaire** dans lequel s'inscrivent les événements festifs, entre mise en scène d'un imaginaire local et inscription dans un marketing international.

Ce télescopage des échelles qu'on nomme parfois « glocal » est lié au postmodernisme et au changement qu'il induit dans l'économie territoriale et urbaine. La dématérialisation des biens marchands a un impact sur la construction de territoires de plus en plus immatériels et informationnels, faits d'images fortes. Ainsi, la construction d'une « image identifiante », selon le mot de M. Augé, devient un élément clef dans une triple économie : économie symbolique dans laquelle la ville doit se construire comme désirable pour attirer les investisseurs, économie créative qui passe par la capitalisation des activités culturelles, économie présentielle où l'enjeu est moins

de créer de la richesse que d'en capter le plus possible par une consommation venue de l'extérieur. Or l'événement festif est un moyen idéal de créer de l'« image identifiante », car il se fonde tant sur la spécificité d'une identité locale porteuse de valeur ajoutée que sur la généricité de la catégorie d'événement, lisible sur le marché touristique. Cet équilibre rejoint celui qui met en présence sublimation et normalisation de l'urbanité, et correspond au jeu entre implication locale des habitants supports de l'identité et tourisme global récepteur de cette projection d'images.

L'exemple de Paris-Plages est selon B. Pradel pertinent à étudier dans cette perspective. En effet, cet événement fonde son identité sur un imaginaire national préexistant de l'oisiveté à la française, qui sert de tremplin au renouvellement de l'image de Paris : de ville historique endormie, elle devient ville éphémère et moderne. Cette signification est renforcée par la constitution d'un véritable système festif propice au rayonnement médiatique, incluant la Nuit Blanche et la Fête de la Musique. Parallèlement, cette construction d'une image locale spécifique, dès lors qu'elle se projette sur la scène mondiale, peut devenir un modèle qui s'exporte et se décline ailleurs : on trouve des équivalents de Paris-Plages à Berlin et à Buenos Aires.

Néanmoins, le problème demeure de savoir si le télescopage des échelles suscité ou renforcé par l'événement profite véritablement à la vie locale, ou si celle-ci est instrumentalisée par l'extraversion au point d'être entravée. Pour évaluer cet équilibre entre local et global, il importe de resituer le temps court de l'événement dans le temps plus long du développement local : comment faire d'un effet médiatique ponctuel un vecteur de transformation durable ?

Ainsi, B. Pradel en vient à analyser comment **différentes temporalités de l'aménagement** s'articulent aux événements festifs, de l'aménagement temporaire d'espaces publics à l'élaboration d'un projet urbain sur le long terme.

L'idée de **prendre en compte le temps et le changement dans l'aménagement** est récente : dans un contexte où l'anticipation des pratiques sociales de l'espace est de moins en moins possible, le modèle du fonctionnalisme et de la planification à long terme se révèle inadapté. Il s'agit désormais de penser la ville réversible et malléable, en inventant ce que F. Ascher nomme un « chrono-urbanisme », ou un « urbanisme de la chronotopie » selon T. Paquot. Cette nouvelle perspective temporelle accompagne le passage d'un urbanisme de conquête à un urbanisme durable ?! qui refait la ville sur elle-même, dans un souci accru de conciliation des pressions multiples sur l'espace, et une intégration des enjeux de diversité et de mixité. Le changement de signification de la rue est en cela symptomatique : autrefois simple voirie fonctionnelle, elle est aujourd'hui associée à la possibilité d'usages multiples. Parallèlement, l'espace public passe de vide résiduel à base structurelle pour le plein, pensée et construite en amont du bâti. C'est cette idée de concentration de la diversité en un même espace, par opposition au zonage fonctionnaliste, qui conduit à trouver des solutions d'aménagement qui passent par la juxtaposition de fonctions dans le temps.

Dans le cadre de l'événement, l'enjeu est de concevoir des **aménagements temporaires** des espaces qui l'abritent, qui doivent concilier **qualités scénographiques et réversibilité**. Ces aménagements ne relèvent pas toujours de la fonctionnalité, et ont bien souvent une valeur essentiellement symbolique : les cabines de plage normandes de Paris-Plages sont par exemple inutilisables, mais elles participent de la construction d'un littoral factice qui rassemble des éléments clefs jamais réunis dans la réalité. La présence d'anciennes affiches « Le Touquet Paris-Plage » dans le décor est également notable, car elle enrichit la mise en scène en lui donnant une assise mémorielle, qui justifie l'aménagement temporaire en le réinscrivant dans le temps long. Ainsi, l'efficacité de ces aménagements n'est en rien proportionnelle à la lourdeur des installations ;

au contraire, légèreté et force symbolique vont souvent de pair. Dans une perspective de réversibilité, il est aussi intéressant d'observer comment ces aménagements sont ensuite remobilisés pour d'autres usages. Par exemple, les pavillons du marché de Noël des Plaisirs d'Hiver de Bruxelles sont reconvertis en paillottes en été pour Bruxelles-les-Bains.

Cette question de la durabilité interroge aussi la place que l'événement peut jouer dans un **projet urbain plus large**, dont il peut être le coup d'envoi, le relais ou le point focal. Dans le cas de Paris, l'événement Paris-Plages prend place au sein du projet de requalification des berges de la Seine, dont il constitue à la fois un test et une promotion médiatique. Sa mise en place a en effet permis d'augmenter l'acceptabilité sociale de la fermeture des voies sur berges, et de démontrer la faisabilité d'une réorganisation de cet espace qui rend le fleuve aux Parisiens. Le regain d'intérêt que Paris-Plages a pu susciter pour les bords du fleuve a ainsi eu un effet porteur sur des projets d'aménagement ultérieurs qui se sont inscrits dans cette perspective, tels que la transformation du Port de la Gare, avec la construction de la piscine Joséphine Baker et de la passerelle Simone de Beauvoir. B. Pradel analyse ensuite l'exemple de Montréal accueillant le Festival International de Jazz, cas encore plus radical puisque l'événement y a donné lieu à la production d'un quartier entier. Alors que dans les années 1970, les dents creuses du centre-ville laissées à l'abandon étaient réinvesties comme lieux de création culturelle *off*, le réveil d'un appétit immobilier pour ces espaces au début des années 2000 fait naître une volonté politique de création d'un véritable cluster culturel. Une association bicéphale mêlant acteurs publics et privés voit alors le jour, qui prend en charge le gel des terrains, l'aménagement d'espaces publics conçus pour la scène et d'infrastructures adaptées, telles que les réseaux souterrains d'adduction d'eau et d'aspiration des déchets, ou les réseaux de fibre optique pour la retransmission internationale de l'événement. Le festival est d'accès gratuit, mais son financement est assuré par sponsoring et grâce à des subventions de la ville. En outre, l'effet de médiatisation qu'il produit est très bénéfique pour les ventes des acteurs privés du monde du spectacle qui font partie de l'association. B. Pradel souligne l'émergence de nouveaux enjeux dans ces « quartiers du spectacle » où l'événementiel est chargé à lui seul de « faire ville ». Il devient en effet difficile, d'une part, de combler le décalage entre ville festive et ville du quotidien et d'éviter l'homogénéisation des espaces publics ; d'autre part, de limiter le processus de gentrification qui renforce la concentration spatiale d'une culture officielle, et accélère le retrait de la scène *underground* des espaces centraux. L'exemple de Montréal met en évidence les contradictions d'un urbanisme centré sur l'événement qui, sous les dehors d'une prise en compte de la dimension temporelle de l'aménagement qui sortirait du fonctionnalisme, tombe en fait toujours dans les écueils du zonage et de la spécialisation.

A l'issue de l'intervention de B. Pradel, l'axe principal de la discussion a porté sur **l'articulation entre l'espace et le temps**, à partir d'une demande d'approfondissement de G. Djament-Tran du concept de « **lieu-moment** » qu'il avait mobilisé. Il précise que ce concept lui permet « d'attraper l'idée que le temps crée de l'espace et que l'espace crée du temps » : ce qui fait lieu, c'est le temps qu'on y passe, qui génère des possibilités d'interactions et de rencontres. Il s'appuie sur son travail de recherche en cours sur la territorialité mobile dans le RER A : ce qui peut faire lieu dans un trajet qui par définition n'a pas d'ancrage spatial fixe, et dont l'essence est tout entière contenue dans le mouvement, c'est un temps passé ensemble. Ce lieu-moment s'intègre ensuite dans un système de lieux-moments qui produisent une continuité territoriale par-delà leur fractionnement premier. Par exemple, deux personnes qui se rencontrent dans une rame de RER pourront ensuite se téléphoner et se revoir ailleurs quand le train ne sera plus là. G. Djament-Tran a alors proposé un rapprochement avec le concept de « territoire circulatoire » chez A. Tarrus, qui

permet lui aussi de comprendre comment une territorialité peut se constituer dans le mouvement. P. Guinard a également fait référence aux travaux de L. Faret, et notamment sur ce qu'il appelle les « territoires mobiles », qui s'attachent à montrer comment les migrants, en se déplaçant, font du réseau et du territoire. B. Pradel a ensuite contextualisé davantage son intérêt pour le temps constitutif de l'espace en évoquant l'influence de la rythmanalyse de Lefebvre dans son approche. Les *Éléments de rythmanalytique* qui constituent son dernier ouvrage visent à constituer une nouvelle science qui aurait pour tâche d'étudier les espaces à travers leur rythme, ce qui a avant tout pour conséquence de redéfinir le rôle du chercheur, dont la corporéité qui s'intègre dans les espaces analysés devient fondamentale. Lefebvre écrit ainsi du « rythmanalyste » : « il écouterait le monde, et surtout ce qu'on nomme dédaigneusement les bruits, qu'on dit sans signification, et les rumeurs, pleines de signification – et enfin il écouterait les silences. Il observe le mouvement, la mobilité et l'immobilité, les associe à des sons, des pratiques, des corps, des gestes et des individus, pour expliquer le fonctionnement des lieux. Il est le pilier sur lequel repose la rythmanalyse ». Cette méthode a également pour spécificité d'aller à l'encontre de toute objectivation du matériau qui est l'objet de la recherche, puisqu'il doit nécessairement être saisi en situation. La pensée du rythme permet enfin de cesser d'opposer holisme durkheimien et individualisme méthodologique wébérien, en cherchant plutôt à comprendre comment les trajectoires individuelles, manières différentes de fluer dans l'espace et le temps, se resserrent à certains moments en formes collectives. Elle réconcilie, selon le mot de B. Pradel lui-même, la cyclicité platonicienne avec la fluidité héraclitéenne.

P. Guinard a ensuite orienté la discussion sur la possibilité d'un concept de **temps public**, par analogie à celui d'espace public. L'idée d'une distinction à opérer entre ces deux notions est apparue dans le cadre de ses recherches sur les politiques d'événementialisation du centre-ville de Johannesburg : les espaces publics aménagés à cette fin ne sont pas toujours animés par la présence d'usagers, et sont même complètement déserts en dehors des dates de grands concerts. Or, si le caractère public d'un espace peut évoluer en fonction du temps, c'est peut-être que la notion de temps public serait plus pertinente. L'espace suppose en effet la continuité : un espace qui ne fonctionne que temporairement devient-il dès lors un temps ? B. Pradel commence par répondre qu'il ne pense pas qu'espace et temps puissent jamais être complètement dissociés, et que si on peut parler de temps public, celui-ci ne cesse pas pour autant de faire de l'espace. Il rappelle dans cette perspective le caractère contestable du concept de « non-lieu » élaboré par M. Augé, qui s'appliquerait à tout espace qui n'offrirait pas de possibilités d'interactions intéressantes, ce qui constitue déjà un jugement normatif, comme les travaux de J.-B. Fréty sur les aéroports ont pu le mettre en lumière. Il propose ensuite un retour à la définition que donne J. Habermas de la sphère du « public », comme espace de la confrontation des opinions. Dans cette mesure, un temps public devrait être plus qu'un simple temps en commun, comme celui qu'on peut relever à la mi-temps d'un match de la coupe du monde où on voit tout à coup augmenter les consommations d'eau et d'électricité. Le temps public peut donc exister s'il vient publiciser un espace par les possibilités de rencontres et de confrontation à l'altérité qu'il offre.